

LA GUERRE RÉVOLUTIONNAIRE....

«La guerre a commencé avec l'apparition de la propriété privée et des classes, et reste la forme suprême de lutte, forme à laquelle on a recours pour résoudre les contradictions existant entre les classes, les nations, les États, les blocs politiques, à une étape déterminée du développement de ces contradictions». MAO-TSÉ-TOUNG (*La guerre révolutionnaire*).

Depuis des millénaires une minorité d'hommes révoltés luttent pour faire triompher des symboles qui justifient l'idée qu'ils se font deux-mêmes. Ce sont ces luttes qui rompirent le caractère statique des foules agglutinées. Elles furent à la fois, un frein, et le moteur de l'humanité qu'elles éclairèrent et qu'elles ravagèrent, qu'elles pétrirent de sang et d'idées. Ce sont ces luttes qui constituent l'histoire.

A l'origine, la révolte oppose le miséreux au puissant puis à un autre stade de civilisation la foule à ses dirigeants. Elle revêt un caractère différent suivant le milieu, l'époque, le système d'oppression, la maturité des hommes. Cependant elle a tendance à copier les violences qui opposent entre eux les clans qui dominent la société. Tyrannicide ou luttes organisées comme le fut la grande guerre des esclaves conduite par Spartacus, meurtre systématique ou dévastation des biens du seigneur, du prêtre, du bourgeois comme le firent les *jacques* du Moyen-âge, telles furent les premières formes que prirent les poussées de fièvre qui jetèrent les hommes révoltés dans la recherche de l'absolu. Il fallut attendre les temps modernes pour voir la révolte faire sa mue et accoucher d'une action révolutionnaire élaborée, qui devait définir des méthodes d'action originales, appropriées aux structures économiques, aux moyens comme au caractère des hommes qui voulaient les faire éclater.

Deux de ces méthodes sont sorties de l'histoire pour rentrer dans la légende. Ce sont la barricade et le maquis que tout ce qui tient une plume inscrit aujourd'hui en haut de page dans le florilège révolutionnaire.

J'ai écrit quelque part dans notre journal que le monument le plus sublime que l'homme ait jamais construit depuis l'aurore de l'humanité n'était pas la grande pyramide, symbole d'abrutissement et de servilité collectifs, mais la barricade. C'est, protégées par ces quelques pierres branlantes, qu'ont continué à briller ces valeurs essentielles qui donnent à l'homme des raisons d'exister. La barricade nie l'autorité qui s'exerce par l'intermédiaire de la force publique, elle nie l'État dont elle conteste la divinité, elle nie le dogme, elle est contre! Son bastion, c'est le faubourg; son réservoir inépuisable, la rue; ses troupes, elle les recrute parmi les ouvriers spoliés, les étudiants dont l'intelligence est mise dans les fers. Mais les hommes se sont rendu compte que l'usine, la ville pouvaient devenir prison. Pour déboucher de la ville, relier entre elles les cités insurgées, échapper à un affrontement disproportionné avec les forces de répression, la révolte a organisé un nouveau moyen de lutte: le maquis! Le maquis, c'est l'esprit scout au service de la liberté, mais il s'agit d'une liberté d'où émergent des rêves d'enfance. L'homme qui bat la campagne, la mitraillette au poing, désire certes être lui-même, mais à la manière de l'adolescent lancé à la poursuite de l'indien, du gibier, de l'exaltation romantique. Comme la barricade est la négation de la police d'un régime, le maquis est la négation de son armée.

Ces trente dernières années, nous avons vu contre l'opinion de théoriciens pantoufles, ces méthodes de luttes propres à la révolte se superposer et s'étendre. Ici, les ouvriers occupent les usines comme en Italie en 1921 ou en France en 1936. Là, ils dressent des barricades comme en Autriche en 1938. Ailleurs, se constituent des maquis comme en Algérie ou à Cuba. Parfois, ces moyens divers sont combinés comme en Espagne en 1936. Mais justement à partir de la guerre d'Espagne une page de l'histoire des luttes révolutionnaires va être tournée et aux moyens révolutionnaires, disons classiques, va s'en ajouter un autre, gros de conséquence.

Ce moyen, c'est l'armée de type conventionnel baptisée pour la circonstance armée révolutionnaire. Et à la guerre des rues et des buissons va succéder la guerre révolutionnaire.

L'armée révolutionnaire

Déjà au cours de l'histoire, nous avions assisté au rassemblement de révoltés en une armée de type classique et destinée à affronter l'adversaire «avec des moyens plus puissants et plus efficaces» que ceux auxquels la révolte avait habituellement recours. Cependant l'armée des esclaves conduite par Spartacus comme celle des serfs constituée au Moyen Age en Europe centrale furent défaites! Celle des brigands, connue sous le nom de grande compagnie, comme celle des paysans de la Renaissance subirent le même sort. Et pourtant toutes ces armées avaient à leur tête des hommes de guerre blanchis sous le harnais. Tel fut également le sort de l'armée républicaine espagnole en 1938, et il semble bien que la seule exception à cette règle concerne les armées russe ou chinoise. Encore faut-il souligner que la révolution russe se fit suivant le processus aujourd'hui classique des désertions, des combats de rues, des groupes de partisans battant la campagne, et ce n'est que plus tard, la révolution triomphante que s'est constituée l'*Armée-rouge*. Cette armée «révolutionnaire» subira des défaites en Pologne, en Crimée et elle ne l'emportera que grâce à la division des Etats impérialistes et surtout à l'agitation «classique» entretenue dans ces pays par la propagande révolutionnaire. Au siècle dernier ces caricatures d'armées régulières furent abandonnées au profit d'abord de la barricade puis ensuite du maquis et il fallut attendre la fin de la dernière guerre pour voir les expériences des années révolutionnaires russe, espagnole, chinoise se concrétiser en une stratégie, en une tactique, en une théorie qui s'est répandue sous le nom de guerre révolutionnaire et qui porte une estampille: Mao Tsé-toung.

Et c'est justement là que se place le tournant décisif qu'a pris le combat révolutionnaire. C'est là que l'artisanat révolutionnaire qui conservait à l'homme sa primauté fait place à la «*grande entreprise*» où l'homme révolutionnaire est broyé par la machine qu'il a inventée pour sa libération. Certes, nous avions connu dans l'histoire des armées révolutionnaires copiant les armées de métier et caricaturant ce que celles-ci avaient de plus contestable, la hiérarchie par exemple, la discipline ou le vocabulaire, mais cela découlait soit de circonstances soit de la formation des chefs que le hasard avait placés à la tête de la rébellion. Aujourd'hui la constitution d'une armée révolutionnaire n'est plus affaire de circonstances, elle est devenue un élément majeur de la théorie d'émancipation des peuples. Mûrement réfléchie, elle est incorporée à l'interprétation communiste de Marx, le tout revu et corrigé par Pékin. Pour les imbéciles qui apprennent Marx dans des brochures sécrétées par les partis communistes, l'armée révolutionnaire est aussi inexorablement liée à la théorie marxiste, que la loi du profit. Cette théorie de la guerre révolutionnaire et de la constitution d'une armée révolutionnaire, il faut en chercher la source dans l'événement majeur de ces vingt-cinq dernières années, la constitution d'Etats socialistes et la confusion qu'ils ont créée entre les intérêts de leur politique étrangère en tant qu'État et les intérêts des prolétariats internationaux asservis.

Oui, il faut bien comprendre cela. C'est à la constitution d'Etats socialistes (un pléonasme, bien sûr) que nous devons la transposition des structures militaires traditionnelles dans l'organisation d'émancipation des hommes. Un pas décisif a été franchi! L'État socialiste efface l'organisation socialiste, l'armée socialiste, chasse l'insurrection socialiste et alors, allant au bout de la logique, l'État proléttaire efface la classe prolétarisée. C'est le déplacement à l'échelle nationale des éléments qui symbolisaient l'exploitation de l'homme, c'est le rejet du concept de classe fondé sur l'aliénation des hommes au profit des Etats divisés en classe. C'est alors que tout naturellement l'armée révolutionnaire protectrice de l'État révolutionnaire, chasse de la première place l'organisation révolutionnaire protectrice d'une classe dans l'État. A la guerre des classes classique va succéder la guerre des Etats prolétaires contre les Etats capitalistes.

La guerre révolutionnaire, ou plutôt l'armée qui la fait, ne rejette pas pour autant toutes les formes de luttes qui, dans le passé, furent utilisées par les mouvements d'émancipation. Simplement elle les assujettit, elle les subordonne, elle les constraint, elle leur retire leur caractère spontané, elle les incorpore et alors le maquis comme la barricade ne sont plus qu'un des éléments d'une stratégie globale choisie par le commandement de l'armée révolutionnaire. Ils ne sont plus qu'un des pions que l'État-major pousse sur l'échiquier. La décision leur échappe et ils perdent le bénéfice politique du sacrifice consenti. Dans l'armée révolutionnaire, ils ne jouent plus que le rôle de garde-flanc assuré autrefois par la cavalerie. La barricade et le maquis ont été le symbole de la liberté. La direction de l'armée révolutionnaire va transformer leur rôle et en particulier supprimer le caractère politique de leur action. Dans ce processus, l'homme disparaît au profit de ce que justement la barricade et le maquis contestent: l'autorité de l'État représentée par son appareil de classe, l'armée, et pour atteindre à cette dépersonnalisation de la lutte révolutionnaire, il n'aura fallu qu'un simple tour de passe-passe dialectique de la part des «*théoriciens distingués du socialisme*»: la transformation de l'élément base du marxisme, qui de classe prolétarienne est devenu l'État prolétarien.

Avec l'avènement de l'armée révolutionnaire, se termine le temps de nihilisme révolutionnaire, de la pureté qui guide le choix de celui qui jettera la bombe et attend stoïquement la mort. Le rideau tombe sur «*les Justes*» d'Albert Camus, le livre se ferme sur la dernière page de «*la Condition humaine*» d'André Malraux. Le partisan, le barricadier, forment désormais un tout avec l'armée révolutionnaire solidement structurée dont les cadres sont désignés en tenant compte des notes obtenues au cours d'une studieuse carrière au sein du parti ou de l'État. On continuera à tuer le «tyran», mais on le fait avec une science qui laisserait sans voix César Borgia lui-même.

La théorie de Mao-Tse-Toung

Pour codifier la guerre révolutionnaire, il fallait une théorie qui, à l'épreuve, devint dogme. Il appartenait au parti communiste chinois de la définir en tirant les éléments de sa propre expérience et de la justification historique de sa réussite.

Le premier Congrès de l'*Internationale communiste* en 1921 avait été très net. «*Les masses des pays retardataires, proclamaient la résolution, conduites par le prolétariat conscient des pays capitalistes développés, arriveront au communisme sans passer par différents stades de développement*», ce qui naturellement est une condamnation de l'État nationaliste prolétaire, premier stade d'émancipation suivant l'évangile de Mao. Pourtant dans la même période un Tartare proposait une autre théorie qui devait servir de base à Mao Tsé-toung. Pour Sultant Galiev, les nations sous-développées n'ont pas de prolétariat et alors ce n'est pas une classe mais la nation tout entière qui est aliénée.

Il ne s'agit donc plus de libérer une classe qui dans la nation est assujettie à une autre classe, mais de libérer la nation des autres nations qui l'oppriment. Formule que reprendra d'abord Hitler pour justifier sa politique et après lui Mao. Théorie ridicule, car aussi sous-développé que soit un pays, il possède une classe de seigneurs ou de dirigeants qui exploite les classes pauvres, théorie pratique qui a l'avantage de détourner la classe ouvrière des maîtres qui l'exploitent et de renforcer leur nationalisme. Nous sommes alors loin de la formule ouvrière «*l'ennemi est chez soi et c'est en luttant contre son propre impérialisme qu'on aide le mieux les prolétariats du monde entier*». Et c'est des propositions de Sultant Galiev, d'ailleurs liquidé par Staline vers 1938, que Mao a tiré les éléments de sa proposition.

Mao a, dans un ouvrage destiné aux jeunes officiers de l'*Armée-rouge*, définit une stratégie militaire dont la seule originalité consiste à introduire dans les luttes révolutionnaires des concepts tactiques élaborés par Turenne pour sa campagne d'Alsace et repris par Bonaparte pendant la campagne d'Italie et s'inspirant des leçons de la guerre d'Espagne où Napoléon dut affronter à la fois l'armée anglaise et des formations de partisans. Mais cette tactique qui consiste à manœuvrer pour avoir la supériorité numérique sur un point donné, même si on est le plus faible, remonte au moins à Annibal et le principe du repli stratégique (la *Longue-marche*) nous rappelle une certaine retraite des *Dix-mille* qui, elle, nous replonge dans l'antiquité. Soyons sérieux, les théories «géniales» du «*Napoléon chinois*» relèvent du bla-bla-bla et sont tout juste bonnes à l'édification du cellularde de l'immeuble ou à celle du sous-off d'une armée coloniale composée d'abrutis. Disons que le génie de Mao a surtout consisté à truffer le vocabulaire révolutionnaire de termes techniques empruntés au vocabulaire militaire et à appliquer une stratégie vieille comme le monde. De toute façon, il existe une autre application de la théorie de Mao et celle-là, elle mérite qu'on s'y arrête.

Cette partie de la théorie de Mao, que pour les commodités de l'exposé j'ai appelé la théorie des «*trois fleurs*», est empirique en ce sens que si elle prend son point d'appui sur le postulat proposé par Sultant Galiev, elle est une interprétation à l'usage externe de la tactique qui permit à Mao de battre les nationalistes de Tchang Kaï-chek. Elle a deux aspects fondamentaux. D'abord elle sacrifie la classe prolétarienne au concept de nation prolétarienne, ensuite elle subordonne l'autonomie du parti prolétarien aux intérêts de la politique étrangère de la nation socialiste.

La théorie de Mao est simple. Elle est constituée de trois phases distinctes (les trois fleurs) qui doivent aboutir à la fois à la libération de la nation de l'impérialisme et à la libération des populations du nationalisme. Examinons-les!

Dans les nations sous-développées où il n'existe pas de prolétariat urbain, les forces révolutionnaires doivent se fondre avec le nationalisme qui lutte contre les États colonialistes ou impérialistes (l'exemple le plus caractéristique de cette première phase fut la fusion du P.C. algérien dans le F.L.N.). C'est la première fleur. Le parti se contente d'une agitation clandestine.

Lorsque le nationalisme est engagé à fond dans sa lutte contre l'impérialisme, le mouvement révolutionnaire doit reprendre peu à peu son autonomie et engager le combat contre lui, avant qu'une victoire définitive ne le rende intouchable (on peut donner comme exemple de cette deuxième phase, la tactique de Mao contre Tchang devant l'impérialisme japonais). C'est la période de la reconstitution du parti et des groupes de partisans, c'est la seconde fleur.

Enfin, il arrive un moment où le parti révolutionnaire devient une menace à la fois pour l'impérialisme et pour le nationalisme qui alors se réconcilient et s'associent contre lui. C'est la période de formation de l'armée révolutionnaire, le repli sur des bases devant des forces supérieures (*la Longue-marche*). C'est l'instant que choisit l'État socialiste pour intervenir de tout son poids en faveur de la révolution et de son armée. C'est la troisième phase, la troisième fleur! C'est la période proprement dite de la guerre révolutionnaire.

Le malheur, c'est qu'il n'y a pas encore eu de troisième phase (sauf en Corée et dans un contexte particulier) et que les deux premières phases se sont soldées soit par des échecs soit par une lutte dont on ne voit pas la fin. Et à part des succès diplomatiques enregistrés par la Chine, le plus clair de la tactique de Mao a consisté à installer dans des pays sous-développés des régimes forts qui ont rejoint le camp des impérialismes. Le cas de l'Indonésie est l'illustration frappante de l'échec et des dangers de la théorie de Mao.

En Indonésie dans une première période, le parti communiste a fait le jeu du nationalisme qui derrière un fantoche méprisable, Soekarno, à installer un appareil d'État redoutable. Lorsque le parti a voulu passer à la deuxième phase, il a été balayé malgré ses deux millions d'adhérents qui étaient une force plus apparente que réelle, idéologiquement désarmée par des années de propagande imbécile en faveur du nationalisme. Aujourd'hui, les masses font la chasse aux communistes et il n'y aura pas de troisième phase car la Chine n'interviendra pas. En Afrique, la théorie de Mao, qui n'a jamais dépassé la première phase de la mise en place des nationalismes, excepté en Algérie où elle vient de subir un autre échec, a contribué à la liquidation des mouvements révolutionnaires. Dans l'ex-Indochine, dont la lutte était bien antérieure aux théories de Mao, la guerre se poursuit. Guerre révolutionnaire? Guerre classique? de toute façon les hommes meurent là-bas sans trop savoir si leur sacrifice aboutira à autre chose qu'à la constitution d'un État national avec ses structures et ses hiérarchies.

Penchons-nous sur un échec

Il faut le dire, au besoin rudement, aux amateurs d'un folklore douteux. Le combat en soi n'est rien et une politique comme une théorie se juge sur ses résultats. Contrairement à ce que nous avons toujours dit, contrairement à ce que proclamait le *1^{er} Congrès de l'Internationale*, le communiste abâtarde par la période stalinienne a eu recours au nationalisme, courroie de transmission entre l'impérialisme et la société sans classe. Ce fut partout l'échec. Échec matériel car nulle part la théorie de Mao n'a abouti à d'autre résultat qu'au renforcement du nationalisme, à la liquidation des forces révolutionnaires ou à la guerre interminable. Mais l'échec de la guerre révolutionnaire n'est pas seulement un échec pratique, c'est peut-être plus encore un échec spirituel, car les conditions que devait remplir l'armée révolutionnaire pour gagner la guerre étaient telles que de toute manière une victoire militaire aurait abouti à un échec politique dans le pays libéré.

L'armée révolutionnaire telle que l'a définie Mao, dans son ouvrage «*la Guerre révolutionnaire*», est devenue une armée de classe et non pas l'armée de libération d'une classe. Elle est dans sa structure même la négation du socialisme égalitaire.

Pour exister, elle s'est constitué une hiérarchie, une bureaucratie, un appareil et, devenue milieu, elle a sécreté des hommes qui n'ont plus rien de commun avec le socialisme.

Bien sûr, armée traditionnelle, elle peut gagner une guerre et certains s'en réjouiront, aveuglés par une phraséologie de surface. En réalité, elle peut chasser une classe dirigeante, mais pour en constituer immédiatement une autre. Partout où l'armée révolutionnaire passera elle pourra le milieu révolutionnaire. Et, contre cette armée de classe, dans l'état actuel des choses, c'est encore au maquis et à la barricade que les hommes libres auront recours. Et, pourtant, nous sentons bien tous que le maquis et la barricade sont, aujourd'hui, insuffisants. Nous sentons bien que ceux qui appellent à la lutte des classes devront se pencher sérieusement sur un problème, qu'il ne servirait à rien de se voiler la face devant cette évidence. Il faut construire l'outil de classe qui pourra faire front non seulement à l'appareil de répression de la bourgeoisie, mais également aux armées de libération camouflées sous l'étiquette révolutionnaire, et qui ne sont en fait, que des éléments d'un impérialisme également camouflé.

Demain?

Il est peut-être trop tôt encore pour esquisser une théorie des luttes révolutionnaires et nombreux sont ceux qui pensent que le plus urgent est d'ouvrir les yeux devant les réalités et de dénoncer les nationalismes abrités derrière la phraséologie révolutionnaire. Sans qu'ils s'en rendent bien compte nombre de militants ont marché et marchent encore dans la théorie de la nation prolétaire et du nationalisme premier stade de libération humaine. Pourtant, sans rentrer aujourd'hui dans le fond du problème, je voudrais faire quelques réflexions sur une théorie de l'action révolutionnaire armée.

La guerre d'Espagne nous a appris les dangers, pour le mouvement ouvrier, de l'armée classique. C'est la structuration classique de l'armée républicaine qui a permis l'élimination des formations révolutionnaires. De toute manière et si l'armée républicaine l'avait emporté, celle-ci serait par sa structure même devenue un instrument d'État et un frein pour l'établissement du socialisme.

La guerre révolutionnaire par son étendue, son prolongement crée une psychologie de classe dominante, voisine de celle qui est à l'origine du bonapartisme pendant la Révolution française.

Les formes de luttes doivent conserver à l'homme la possibilité d'intervenir à tout instant dans le contexte politique que la lutte provoque.

L'affrontement révolutionnaire doit être bref dans le temps et s'étendre sur la surface du pays, toucher toute l'économie, détruire toutes les structures politiques.

La notion de front continu, qui sépare les combattants et permet à l'armée classique d'utiliser sa technique et sa puissance de feu, doit être bannie. C'est dans le nombre que doit être noyée la classe dirigeante. C'est en collant à la classe dirigeante et à son appareil que le mouvement révolutionnaire l'empêchera d'employer des moyens modernes qui alors risqueraient de détruire ceux-là même qui les emploient.

Toute théorie moderne de lutte révolutionnaire doit s'inspirer à la fois de la grève générale, de la barricade et des maquis. Elle doit fondre entre eux ses moyens classiques. C'est à partir de ces quelques données élémentaires que le mouvement révolutionnaire construira une tactique et une stratégie de libération armée.

A la théorie de Mao de la guerre révolutionnaire menée par une armée révolutionnaire, antichambre du césarisme, il faut opposer la théorie du peuple en armes et de la lutte sur tous les fronts économique et politique.

Et cette théorie il faudra l'établir ou renoncer à l'action révolutionnaire violente.

Maurice JOYEUX.
